

COMITÉ DU MONTLOUIS
et
des "AMIS DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU"

Président Fondateur : Edouard HERRIOT
de l'Académie Française

Jean-Jacques Rousseau
et
l'amour des bêtes

PAR CH. ROWE
CONSERVATEUR

Communication faite à l'Assemblée Générale du Comité.

28 Janvier 1978

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

ET L'AMOUR DES BETES

L'amour que Jean-Jacques ROUSSEAU portait aux bêtes n'est un secret pour personne ; aussi ce soir, à l'issue de notre Assemblée Générale, nous ne résistons pas à la tentation d'en faire l'objet de cette modeste communication. La chose nous paraît d'autant plus indiquée que c'est à Montmorency, après son long séjour dans la Capitale, qu'il a pu donner libre cours à ce sentiment bien dans la ligne de son caractère.

Tout le monde connaît l'importance que Jean-Jacques attachait à l'amitié. La célèbre lettre à son ami COINDET, écrite ici-même à Montlouis, en est un précieux témoignage ; mais combien de fois n'a-t-il pas eu de déceptions cruelles avec ceux qui lui étaient si chers, et qui brutalement l'abandonnaient ou le trahissaient. Par contre, avec son chien et sa chatte, c'était la certitude de cette continuité à laquelle il tenait tant ; et lorsque la mort de l'un d'eux survenait, c'était un déchirement que quelques-uns d'entre nous peuvent avoir connu, s'ils ont eu chez eux ces compagnons fidèles.

Il faut avoir regardé attentivement la petite gravure que nous avons au Musée, faite par Jean HOUEL, le célèbre artiste normand contemporain de ROUSSEAU, venu ici même. Il a connu Jean-Jacques dans sa vie intime, au milieu "de ses assiettes sales et ses pots cassés", suivant son expression, lorsqu'il fait allusion à la première visite que lui a faite le Maréchal de LUXEMBOURG, en avril 1759.

Sur l'image, "Minette" est sur les genoux du Maître et "Turc" - c'est le nom du chien - assis à ses côtés. Tout au long des Livres des Confessions concernant Montmorency, bien des détails nous sont donnés. Des citations s'imposent. Vous ne nous tiendrez pas rigueur de vous en rapporter quelques unes, tant les choses sont joliment dites.

Au printemps de 1759, après la visite du Maréchal précisément, Jean-Jacques n'est plus à Montlouis ; mais pour quelques semaines l'hôte des LUXEMBOURG, au petit château voisin. A leurs frais, on remettait un peu d'ordre dans les dégradations que la déjà vieille maisonnette avait subies, de longue date sans entretien.

Il est à quelques pas d'ici, dans ce site autrefois enchanteur qu'il compare aux Iles Borromées. C'est là d'ailleurs qu'il a écrit ce Vème Livre de l'Emile consacré aux femmes, et de ce séjour délicieux il nous dit : "Avec quel empressement je courais tous les matins au lever du soleil respirer un air embaumé sur le péristyle ! Ma chatte, mon chien nous faisaient compagnie. Ce seul cortège m'eût suffi pour toute ma vie, sans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étais là dans le Paradis terrestre ; j'y vivais avec autant d'innocence et j'y goûtais le même bonheur".

Permettez-nous, Mesdames et Messieurs, d'évoquer du fait de cette citation un souvenir d'enfance. Dans les toutes premières années du siècle, le château n'existant plus, le parc avait encore ce charme si particulier dont on retrouve l'image sur les vieilles cartes postales de l'époque. Il n'était plus "à la française" comme au XVIIIème siècle, mais comportait encore un fort joli étang dont les cygnes faisaient notre joie lorsque nous leur jetions quelques petits morceaux de pain. Quelle jolie vue on avait alors sur la collégiale et sur l'Orangerie du château construite par HOPPENORD, actuellement dans un si triste état.

Dans sa troisième lettre à M. de MALESHERBES, écrite le 26 janvier 1762, ces lettres si belles, l'un des chefs d'oeuvre de la Littérature française du "Siècle des Lumières", ROUSSEAU revient à ses songes : "Quels temps croiriez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers de mes rêves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse. Ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume, et sont déjà trop loin de moi. Ce sont ceux de ma retraite ; ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides mais délicieux que j'ai passés tout entier, avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable Auteur".

Plus loin dans la même lettre il ajoute : "Je trouvais mon couvert mis sur la terrasse ; nulle image de servitude et de dépendance ne troublait la bienveillance qui nous unissait tous. Mon chien lui-même était mon ami, non mon esclave ; nous avions toujours la même volonté, mais jamais il ne m'a obéi".

A lire ces lignes ici-même dans cette maison si proche de la Terrasse aux tilleuls, à côté de nous, que de poésie dans cette évocation...

Pourtant combien de soucis ce chien ne lui a-t-il pas causés ? D'abord du fait de son nom. Ne l'avait-il pas appelé tout d'abord "Duc" lorsqu'il l'eut à "l'Hermitage" ? Au Livre XIème des Confessions il nous en fait le portrait : "Ce chien non beau, mais rare dans son espèce, duquel j'avais fait mon compagnon, mon ami, et qui certainement méritait mieux ce titre que la plupart de ceux qui l'ont pris, était devenu célèbre au Château de Montmorency par son naturel aimant, sensible, et par l'attachement que nous avions l'un pour l'autre ; mais par une pusillanimité fort sottise j'avais changé son nom en celui de "Turc", comme s'il n'y avait pas des multitudes de chiens qui s'appellent "Marquis", sans qu'aucun marquis s'en fâche".

La scène à laquelle il fait allusion eut lieu au Château, alors que Jean-Jacques était à table parmi les nombreux invités et les membres de la famille de LUXEMBOURG. Elle est trop connue pour que nous la rapportions en détail. Interpellé ex abrupto par le Chevalier de BOUFFLERS au sujet de ce nom de "Duc" alors qu'il est chez l'un d'eux, le voilà décontenancé ne sachant que balbutier

des excuses. Le Maréchal et la Maréchale au dessus de ces petites-
ses ne lui en voulurent jamais ; "Duc" devint "Turc" le soir même,
la consonance était respectée.

Pauvre bête ! On ignorait alors que ses jours étaient comptés.
Elle mourut au début de juillet 1760, et l'on peut imaginer ce
que fut ce deuil, si l'on peut dire, et la douleur de son maître
avec la perte d'un si bon et si fidèle ami.

Le 15 juillet la Maréchale ayant appris la nouvelle ne perd
pas un instant et écrit aussitôt : "Je suis arrivée hier soir de
la campagne. Quelle nouvelle j'ai apprise ! Je partage votre
douleur ; j'en suis au désespoir. Le pauvre "Turc" ! Quel dommage !
Il y a bien des amis qui ne le valent pas".

Le 20 Jean-Jacques répond, et fait allusion au remplacement
de la bonne bête ; La Maréchale voulant absolument lui procurer
un autre compagnon.

C'est ici qu'il va nous être permis de faire allusion à un
incident personnel qui ne manque pas d'originalité. Sachant le
pauvre "Turc" enterré dans le jardin, de tout temps depuis que
le Musée nous a été confié, nous avons prié les entrepreneurs y
travaillant de nous tenir au courant dans l'éventualité de quel-
que ossement découvert par hasard.

Il y a une dizaine d'années, ce fut le cas. Aussitôt, et par
souci de la vérité historique, nous l'avons confié au Muséum pour
analyse. Un de nos bons amis, aujourd'hui disparu, voulut bien
se charger de la chose. Les semaines passant et n'ayant aucune nou-
velle, nous sommes allés au Jardin des plantes : le Jardin du Roi
au temps de ROUSSEAU. Attendant le verdict avec impatience, le
sourire moqueur de celui qui nous reçut nous inquiéta. C'était un
tibia de porc ! Quelle déception ! Il fallut bien nous rendre à
l'évidence. Montlouis ayant été pendant toute la deuxième guerre
mondiale abandonné par ses propriétaires, et devenu de ce fait ce
que l'on appelle juridiquement un bien sans maître, nous fâlicitant
ainsi l'expropriation par la suite, le jardin était en quelque sor-
te le cimetière du "Marché noir" de Montmorency. Nous ne le savions
pas. Quelle déconvenue !

Revenant à notre sujet, nous aurions mauvaise grâce d'abuser
des citations concernant les condoléances que Jean-Jacques reçut.
Celles du Prince de CONTI et de la Comtesse de BOUFFLERS ne man-
quèrent pas.

Les mois passant, la Maréchale insiste toujours pour que
ROUSSEAU ait un autre compagnon. Le 19 février 1761 il lui écrit :
"Madame, ce n'est pas un autre chien qu'il me faut, c'est un autre
"Turc", et le mien était unique. Les pertes de cette espèce ne se
remplacent pas".

Tout cela est bien émouvant et nous éclaire sur tout un côté
trop méconnu du caractère de notre hôte illustre.

Sur la gravure de Jean HOUEL dont nous avons parlé "Turc" est là, bien entendu ; mais aussi "Minette" nous l'avons dit. Avec elle, lorsque son maître dut quitter Montmorency le 9 juin 1762, ce fut une toute autre affaire. C'était la fuite du proscrit abandonnant tout à Thérèse, jusqu'au jour où elle pourrait le rejoindre.

Madame de VERDELIN, la châtelaine de Soisy, l'amie des bons et des mauvais jours, celle que Jean-Jacques appelait familièrement "ma Voisine", voulut bien se charger de la petite chatte. "Mlle LEVASSEUR va vous rejoindre, écrit-elle. Elle a bien voulu me confier "Minette". Elle est actuellement sous mon lit, si triste que j'en suis fort en peine. Cependant elle a dîné. J'espère que dans 2 ou 3 jours elle sera habituée à mes caresses et qu'elle aura un peu pris l'air du jardin, car je la tiens enfermée, crainte de l'égarer".

ROUSSEAU, sensible à cette gentillesse, lui répond le 4 septembre, depuis Môtiers-Travers, en Suisse, où il est réfugié : "Je suis vivement touché de l'asile que vous avez donné à ma vénérable "Doyenne". La pauvre vieille a passé avec moi des jours paisibles ; elle ne les finira pas moins paisiblement près de vous. Je vous supplie sur toute chose qu'elle ait toujours la liberté et qu'aucun chien ne la tracasse, car elle est douce, craintive et très facile à épouvanter".

La correspondance continue, et chaque fois il est question de "Minette". Le 26 septembre Mme de VERDELIN donne des détails vraiment touchants et amusants : "Mes filles vous font mille amitiés. Elles ont grand soin de la pâtée de votre Doyenne. Elle n'a pas voulu venir avec nous (à Paris). Je l'ai laissée sous mon lit (à Soisy) où elle a élu domicile. Je vous assure qu'elle a autant de serviteurs qu'il y a de gens ; c'est à qui en aura soin. Elle m'a inquiétée, ne voulant pas manger et fuyant tout le monde. Elle est toujours aussi sauvage ; mais elle mange. Mon mari m'en donne des nouvelles".

Les mois s'écoulaient et Jean-Jacques sachant donc Mme de VERDELIN à Paris pendant la mauvaise saison pense toujours à sa Doyenne. "Elle aura passé l'hiver à la discrétion de votre jardinier..." écrit-il avec crainte.

Le 27 mars 1763 ce sont de nouvelles recommandations : "Je ne doute pas qu'on lui donne bien à manger ; mais lui tient-on toujours à boire de l'eau bien propre ? J'ai toujours oublié de vous dire qu'elle mange la nuit".

Au printemps la Marquise a retrouvé son château à Soisy. Elle écrit le 12 juin : "Lorsque mes forces le permettront, je retournerai à Montmorency et j'y mènerai la Doyenne pour l'égayer. Elle a repris son domicile sous mon lit ; mais ne m'aime pas mieux. Elle ne s'est attachée à personne ; elle souffre l'amitié et c'est tout".

Vraiment nous saurons tout sur la pauvre "Minette" et nous admirons la patience de Madame de VERDELIN. Que n'aurait-elle pas fait pour celui qu'elle appelait si familièrement, elle aussi : "mon Voisin" ?

Tout récemment nous avons eu la possibilité, grâce à un fonds d'archives qui nous a été donné par le Docteur et Madame FOULON, de Groslay, de mieux connaître l'histoire de cette paroisse de Soisy, comme on disait encore au XVIIIème siècle. Nous avons ainsi pu situer l'emplacement du Château et de sa grille d'entrée d'une façon précise, chose qui nous était impossible de faire jusqu'alors. Nous pouvons donc revivre plus intensément les si jolies relations amicales que furent celles de Jean-Jacques et de la Marquise. De plus nous savons où était la Doyenne...

Hippolyte BUFFENOIR, cet éminent spécialiste de ROUSSEAU au tout début du siècle, a fait comme nous bien des recherches sur le sujet qui nous intéresse ce soir. Il a donc été un peu notre prédécesseur sur bien des points. Lui aussi est allé en Suisse, et nous allons nous y rendre tous ensemble avant de traverser la Manche.

Lorsque ROUSSEAU correspondait avec Madame de VERDELIN il était donc à Môtiers-Travers près de Neuchâtel. Désœuvré là-bas, les promenades étaient son occupation favorite lorsqu'il n'avait pas de visites ; mais se promener sans avoir un chien à ses côtés était pour lui impensable. La Maréchale de LUXEMBOURG n'avait que trop raison.

Avant le chien il eut tout de suite un chat. Ce sont des visiteurs genevois avec qui il correspond qui nous donnent l'indication. Il les recevait, paraît-il, avec la petite bête perpétuellement sur ses genoux, et causait tout en la caressant. Quant à "Sultan" nous faisons sa connaissance par le Livre XIIème des Confessions lorsqu'il s'est agi de ce que nous sommes convenus d'appeler "la lapidation de Môtiers-Travers".

L'incident eut lieu dans la nuit du 5 au 6 septembre 1765. Jean-Jacques était là-bas, comme chacun sait, l'ennemi public. Il fallait le châtier. Des pierres sont jetées sur la galerie de sa maison. C'est en quelque sorte un bombardement dont il est victime. Les auteurs sont les contestataires locaux. Voici le récit qu'il nous fait : "Une grêle de cailloux lancés contre la fenêtre et la porte qui donnaient sur cette galerie y tombèrent avec tant de fracas que mon chien qui couchait dans la galerie et qui avait commencé à aboyer se tut de frayeur et se sauva dans un coin, rongé et grattant les planches pour tâcher de fuir".

Pour ceux qui, comme nous, connaissent les lieux, il est bien facile de reconstituer la scène ; car à Môtiers un petit Musée du souvenir a été créé, il y a quelques années déjà.

Comment s'appelait ce chien ? Jean-Jacques ne nous le dit pas encore. Nous avons anticipé en vous donnant son nom, il y a un instant. C'est donc de Sultan dont il s'agit, souvenir d'enfance

du Presbytère de Bossey où il y en avait déjà un avec lequel il jouait, et les aventures dont nous allons vous parler sont un crescendo bien amusant.

Après la lapidation ce fut une nouvelle fois pour notre proscrit un départ précipité. Il n'alla pas bien loin tout d'abord et se réfugia dans l'Ile Saint-Pierre, non loin des rives du Lac de Bienne ; territoire dépendant des autorités bernoises qu'on appelait alors "Leurs Eminences". Il y arriva le 11 septembre 1765.

Trop bref séjour, malheureusement, plein de poésie dont on retrouve tout le charme dans la Vème promenade des "Rêveries d'un promeneur solitaire"; premier balbutiement de cet existentialisme chrétien si vivant de nos jours.

Les promenades en barque sont une évasion, un idéal. Toujours au Livre XIIème des Confessions nous en avons un récit détaillé : "Je m'éloignais ainsi jusqu'à une demi-lieue de terre ; j'aurais voulu que ce lac eût été un océan. Cependant pour complaire à mon pauvre chien qui n'aimait pas tant que moi de si longues stations sur l'eau, je suivais d'ordinaire un but de promenade : c'était d'aller débarquer à la petite île, de m'y promener une heure ou deux, ou de m'étendre au sommet du tertre sur le gazon, pour m'assouvir du plaisir d'admirer ce lac et ses environs".

Puis plus loin : "Quand j'y pouvais promener Thérèse avec la receveuse et ses soeurs, comme j'étais fier d'être leur pilote et leur guide ! Nous y portâmes en pompe des lapins pour la peupler". Voilà tout autre chose ...!

Il s'agit bien là de ce trait de caractère de ROUSSEAU quant à l'amour de la nature. Là au moins il était sûr que ces petites bêtes ne seraient pas massacrées par d'infâmes chasseurs, comme il en avait tant vu dans les forêts de Montmorency avec les CONDE, et de l'Isle-Adam avec son protecteur le Prince de CONTI.

Pour les lapins de l'île, il allait le plus souvent qu'il le pouvait, nous dit-il, pour "rechercher les traces du progrès des nouveaux habitants".

Hélas ! Tout cela ne devait durer que l'espace de quelques jours. Une fois encore il fallut fuir ; abandonner définitivement la Suisse plus que jamais hostile au proscrit, et s'acheminer vers l'Angleterre.

Le 4 janvier 1766, après avoir fait étape au Temple à Paris, chez le Prince de CONTI, il quitte la France avec David HUME, le philosophe anglais, son ami pour quelques mois encore, et arrive à Chiswick sur le bord de la Tamise, à 5 km de Londres.

Il est reçu là-bas triomphalement. Le Roi Georges III donne l'ordre aussitôt d'organiser une soirée de gala en son honneur au Théâtre de Drury-Lane, le 23 janvier, un jeudi.

Si Thérèse n'a pas encore rejoint Jean-Jacques, par contre "Sultan" n'a pas quitté son maître. On imagine ce que dut être ce long et difficile voyage avec le séjour à Paris, les étapes, les relais de poste. C'est vraiment le compagnon fidèle pour lequel on n'hésite pas à faire tous les sacrifices.

A Chiswick l'animal provoque un incident qui aurait pu être grave de conséquences. "Sultan" s'était perdu dans cette contrée inconnue, ayant réussi à échapper à la surveillance dont il était pourtant l'objet continu. Par malheur c'était précisément le soir du Gala royal. Jean-Jacques affolé n'hésite pas. On pensera ce que l'on voudra de lui dans toute l'aristocratie anglaise, mais il n'ira pas, tant est grande l'angoisse qui l'étreint.

Heureusement au dernier moment tout s'arrange. Sultan revient frétilant, et personne ne nous dit s'il fut grandé ou caressé.

Le plus amusant est que le bruit de l'aventure courut tout Londres. Dans une lettre du 16 février 1766 de David HUME à la Marquise de BARBENTANE il y est fait allusion avec humour. Nous savons même que les journalistes, déjà en ces temps lointains à l'affût du sensationnel, s'emparèrent de la nouvelle et en firent toute une histoire. Plus de cent personnes vinrent offrir a posteriori leur assistance à ROUSSEAU. Toutes les maisons étaient ouvertes à "Sultan"... Quelle notoriété conférée à ce chien ! On a peine à le croire dans cette Grande-Bretagne où calme et flegme sont maîtres.

Il ne s'agit pas là, d'ailleurs, de la seule aventure arrivée à Chiswick. Chez l'épicier où logeait provisoirement Jean-Jacques, "Sultan" était roi. Une seconde fois la désolation règne; la bonne bête a disparu. Le soir arrive, aucune nouvelle... Le lendemain l'angoisse grandit encore. ROUSSEAU reçoit la visite de Lord STAFFORD à qui il fait partager son sentiment, tant il fait peine à voir. Grâce à l'obligeance du Comte une annonce paraît dans le quotidien spécialisé : "The Public Advertiser". Nous avons le texte exact grâce à notre collègue et ami Ralph LEIGH, Professeur à l'Université de Cambridge ; celui qui consacre toute sa vie à la publication mise à jour de la correspondance de ROUSSEAU.

En voici la traduction : "Samedi dernier dans la soirée, entre Kensington et Chiswick, a été perdu un petit chien brun, avec les oreilles courtes et une petite queue enroulée. Celui qui le ramènera à M. PULLEYN'S GROCER, au bord de la rivière, aura cinq shillings de récompense. Aucune récompense supplémentaire ne sera offerte". Il s'agit, pour être précis, de la feuille du 4 mars 1766, page 3.

Une fois encore "Sultan" revient avec la queue plus en trompette que jamais, et c'est la détente générale.

Au moment où eut lieu cette seconde affaire, Thérèse avait rejoint Jean-Jacques, depuis le 13 février déjà. Le ménage reconstitué au complet pouvait donc reprendre la route vers Wooton, où il était attendu.

Là-bas dans le Staffordshire c'était la vie à la campagne, et, Thérèse mise à part, le Maître et son chien étaient enchantés. Quelle que soit la solitude du lieu que nous connaissons bien, les visites se font chaque jour plus nombreuses. Il en est une qui pour la suite de notre récit nous intéressera particulièrement. Il s'agit d'un nommé Bernard GRANVILLE qui est musicien et compositeur. Les relations, on l'imagine, deviennent rapidement très étroites. La nièce du compositeur : Mary DAWES, se prend d'amitié, elle aussi, non seulement pour le proscrit, mais pour "Sultan" qui fait le fou avec une brebis blanche, compagne préférée de la jeune fille. Tout cela est observé avec amour par Jean-Jacques.

Voulant à la fois faire plaisir à "Sultan" et à son maître, Mary se prend à broder un collier. Lorsque l'ouvrage est achevé elle l'envoie avec une lettre dont voici encore la traduction : "C'est ici, Monsieur, la première fois que je me suis mise à broder, aussi je doute bien que mon coup d'essai soit digne d'être présenté à un chien du mérite de "Sultan" auquel je destine ce petit collier, qui m'a tant de fois amusé, avec plus d'adresse et d'esprit que plusieurs d'une espèce qui se piquent de leur raison".

Cette lettre est du 29 novembre 1766 et Jean-Jacques en pleine forme n'y répond que le 9 décembre, mais d'une façon charmante. En voici seulement les premières lignes : "Ma belle voisine, vous me rendez injuste et jaloux pour la première fois de ma vie. Je n'ai pu voir sans envie les chaînes dont vous honorez mon Sultan, et je lui ai ravi l'avantage de les porter le premier. J'en aurais dû parer votre brebis chérie, mais je n'ai pas osé empiéter sur les droits d'un jeune et aimable berger ; c'est déjà trop passer les miens de faire le galant à mon âge, mais puisque vous me l'avez fait oublier, tâchez de l'oublier vous-même, et pensez moins au barbon qui vous rend hommage qu'au soin que vous avez pris de lui rajeunir le coeur".

Les aventures et les voyages de "Sultan" ne sont pas terminés pour autant. Bien que fidèle il ne peut suivre son maître dans toutes les pérégrinations imposées à un proscrit.

Après l'Angleterre c'est le retour en France en 1767. Calais, Amiens, Fleury-sous-Meudon chez le Marquis de MIRABEAU, le père du futur tribun ; puis c'est l'accueil dans le rendez-vous de chasse du Prince de CONTI, à Trie-Château où ROUSSEAU arrive le 21 juin.

Quelques jours passent, et c'est par François COINDET, le vieil ami genevois, que nous avons des nouvelles de notre "toutou", resté à Paris, et qu'il s'agit d'expédier à Trie.

COINDET écrit "Mon très cher, j'en aurai grand soin, et je l'enverrai par le carrosse qui partira pour Gisors à l'adresse de M. MANOURY, le Lieutenant des chasses du Prince. Vous jugerez aisément du plaisir que j'ai eu à voir ce pauvre "Sultan." Il est tout à fait intéressant. Je l'amusai de mon mieux pendant son séjour ici, et je le traite suivant son mérite".

Tout n'est pas en ordre pour autant. Voilà que le conducteur du carrosse l'oublie à Pontoise ! ROUSSEAU qui attendait à Gisors avec l'impatience que l'on devine est consterné et l'inquiétude l'opprime. Heureusement, à Pontoise, comme en Angleterre, les bonnes âmes aimant les chiens sont nombreuses et "Sultan" finit par arriver à Trie sain et sauf.

Il faut avoir lu toutes les lettres dont nous avons parlé pour vraiment comprendre ce qu'est dans le coeur de Jean-Jacques l'amour des bêtes. La dernière phrase de l'une d'elles concernant cet incident est bien significative. "Le carrosse arrive ; on interroge le cocher qui daigne à peine nous écouter. On le presse ; on l'importune... Il l'a dit oublié à Pontoise". Il nous semble voir la scène.

Le séjour à Trie-Château ne dure qu'une année et par la suite, à notre connaissance, plus aucune indication ne nous est donnée sur "Sultan".

Après le Vexin, c'est le Dauphiné jusqu'au printemps 1770. A la ferme de Monquin les animaux de toutes sortes ne manquent pas. Quels sont ceux que fréquente ROUSSEAU ? Nous l'ignorons ?

De 1770 à 1778 c'est l'ultime séjour à Paris, rue Plâtrière. Il n'est plus question de chien dans la Capitale ; mais par contre la compagnie d'un chat devient de nouveau une nécessité impérieuse.

Le dernier incident qui nous est connu est assez amusant. Nous en devons le récit à Sainte-Beuve, dans l'une de ses causeries du Lundi. ROUSSEAU copie de la musique pour augmenter ses modestes revenus, tout le monde le sait. Un jeune homme nommé DESJOBERT vient s'assurer que le travail donné est terminé. Exceptionnellement il est introduit par Thérèse. "Monsieur, lui dit Jean-Jacques, j'ai voulu vous parler. Il est arrivé un accident, je ne puis vous livrer la musique, comme je vous l'avais promis. Voyez ce chat, il a renversé l'écritoire sur le cahier copié". "Ah ! Monsieur, ça ne fait rien. Je prendrai tout de même..." "Non Monsieur, je n'ai pas l'habitude de livrer de la musique dans un tel état". "Mais Monsieur..." "Non Monsieur, je vous demanderai seulement quelques jours pour refaire la copie".

Quels que soient le temps et le papier perdu, gageons que le chat n'en a pas été moins caressé pour autant.

Telle est la fin de notre propos, Mesdames et Messieurs, auquel j'ai pensé pour vous distraire un peu, après une Assemblée Générale toujours quelque peu austère.

Vous avez ainsi connu, comme j'essaie de le faire souvent, tout un côté de la vie quotidienne que menait Jean-Jacques ROUSSEAU avec ses animaux préférés. Ceux d'entre vous, et il y en a je suis sûr, qui aiment être entourés de cette fidélité que chiens et chats savent vous procurer, nous comprendront.

Il y en a parmi vous qui ont connu, comme Jean-Jacques, comme celui qui vous parle, la perte cruelle qu'est la disparition d'un bon "toutou", bien aimé, bien dorloté.

A Ermenonville, quelques instants avant sa mort, notre malheureux proscrit demandait encore à Thérèse d'ouvrir la fenêtre. Il souhaitait entendre une dernière fois les oiseaux : "ses petits musiciens". Ce fut pour lui l'ultime joie que la nature lui procura. Pourquoi donc est-il encore au Panthéon ?

Ch. ROWE